Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 24 (1874)

Artikel: Souvenirs d'Italie
Autor: Krieg, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549593

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOUVENIRS D'ITALIE. (1)

par A. Krieg.

FLORENCE

La via della morta.

Autour du Dôme, s'élèvant comme une montagne de marbre au dessus des palais et des maisons qui l'environnent, se groupent des quartiers traversés de rues, lesquelles aboutissent toutes à la grande place. L'une de ces rues, étroite et sombre, porte le nom de *Rue de la morte*; en mémoire d'une légende que je rapporte ici telle qu'elle m'a été racontée.

I

C'était par une après-midi pluvieuse de l'hiver 1400. Le peuple se pressait en foule dans l'espace étroit alors, entre le Dôme de Sainte Marie aux Fleurs et les rues qui formaient la place. Un double rang de valets en riche livrée et armés, et de frères des diverses congrégations voilés et munis de cierges, tenait la foule à distance du caveau où l'on descendait un cadavre. En vain les plus hardis faisaient tous leurs efforts pour voir le corps, découvert selon l'usage italien, et contempler la première beauté

(1) Ce nouveau chapitre des *Souvenirs d'Italie*, travail dont nous avons déjà publié un fragment dans les *Actes* de 1865, p. 153, sera sans doute accueilli avec la même bienveillance par les amis de feu notre collègue, le pasteur de Neuveville.

de Florence avant qu'elle disparût à jamais du séjour des vivants, la valetaille les repoussait durement. Le couvercle du caveau, formé d'une dalle de la place, retomba, et la foule se dispersa. Quelques femmes restèrent seules, près du tombeau, empressées à en consoler une qui, dans l'excès de sa douleur, s'était jetée en sanglotant et gémissant sur le parquet de marbre. Enfin elles réussirent à la tranquilliser assez pour la conduire dans une maison voisine.

« Est-il donc vrai, demanda une des commères, que la signora Ginevra est morte de chagrins de cœur?

» — Si c'est vrai! Oui, c'est mille fois vrai. La pauvrette, ils l'ont tuée, les scélérats! Venez, je vous raconterai tout, il n'est plus besoin maintenant d'en faire mystère ; moi qui suis sa nourrice et qui l'ai soignée dès le berceau, je le sais mieux que personne. »

Arrivées dans la demeure de la nourrice, les femmes se pressèrent autour de la table, sur laquelle brûlait la lampe à quatre bras, pour ne pas perdre un mot. « Tu te souviens, Assunta, dit-elle en se tournant vers la première, que l'an passé, à sainte Marie-Nouvelle, tu me rendis attentif au beau jeune cavalier, dont les regards charmés ne pouvaient se détourner de Ginevra, qui priait sans se douter de rien. — « La belle paire que feraient ces deux, me dis-tu, » et je fis un signe. Eh bien, quand nous sortîmes, le beau cavalier était à la porte, et en me retournant, je l'aperçus qui nous suivait jusqu'au palais Amieri.

« Depuis ce jour, il nous suivit comme une ombre. Enfin, un soir que j'étais sortie seule, il vint à moi et m'accosta. Il me raconta qu'il s'appelait Antonio Rondinelli, et appartenait à une des plus nobles, mais malheureusement pas des plus riches de Florence. Il ajouta qu'il avait un tel amour pour Ginevra, qu'il aimait mieux mourir que d'y renoncer, quoiqu'il connût l'orgueil et l'avarice de son père, et qu'il me serait éternellement reconnaissant si je voulais l'aider. J'eus beau lui représenter que le vieux

Amieri ne donnerait jamais sa fille à un pauvre gentilhomme, fût-il un chevalier aussi accompli que St-Georges, il sut me parler d'un ton si insinuant et me dépeindre son amour en termes si touchants et si expressifs, que je consentis à porter à ma jeune maîtresse un bouquet qu'il me remit et à lui dire ce qu'il m'avait confié. On peut s'imaginer ce qui s'en suivit ; au bout de huit jours, ils étaient d'accord et s'étaient promis une éternelle fidélité.

» Un parent et ami d'Antonio devait demander sa main à son père. Nous le vîmes entrer dans la maison et attendîmes avec anxiété. Après un quart d'heure, le vieux Amieri entra, le visage rouge de colère qu'il ne réprimait qu'avec peine.

» Ginevra, tu peux te préparer à suivre à l'autel dans huit jours le marquis Camillo Doneti qui a demandé ta main, » dit-il, en affectant un ton calme, et il voulut sortir. Mais elle se jeta à ses pieds, et le supplia de plutôt l'envoyer au couvent, s'il ne voulait pas lui laisser épouser celui qu'elle aimait. Tout fut à pure perte. Et se tournant vers moi : « Misérable, dit-il, c'est toi qui as voulu accoupler mon enfant à un mendiant ; sors d'ici et si jamais tu y remets les pieds, mes chiens te feront partir. » Toute objection fut inutile, je sortis et Ginevra fut portée évanouie sur son lit.

» Vous savez ce qui arriva. Il y a aujourd'hui deux mois que les noces ont été célébrées avec grande pompe dans le Dôme ; c'était le seizième anniversaire de Ginevra. Lorsque le prêtre demanda son « oui, » elle tomba inanimée dans les bras de son fiancé ; la foule se pressa autour de l'autel, mais on cacha aussi bien que possible cet incident, et elle fut portée, plutôt que conduite, dans la maison d'Amati. Je jurerais bien que personne ne l'a entendue prononcer le oui.

« Depuis ce jour elle n'a pas eu une heure de santé ; tous les médecins de Florence furent consultés, mais les plus habiles ne purent découvrir le siége de son mal ; les

crampes et les évanouissements se renouvelaient chaque jour et elle était défaite comme une ombre.

« Il y a aujourd'hui huit jours qu'elle me fit appeler. « J'ai, dit-elle, demandé en vain que tu pusses rentrer à mon service ; ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu obtenir que tu osasses me voir. Les médecins disent que je ne suis pas malade, qu'il ne me faut que de la distraction — mais je sens que je m'en vais.» Puis ordonnant à ses femmes de sortir, elle me parla de son bien-aimé, me demanda de ses nouvelles ; et comme je lui disais son désespoir, son état voisin de la folie : « C'est bien, dit-elle, bientôt j'irai l'attendre là-haut où nul ne pourra nous séparer. Dis-lui que je n'ai pas cessé un instant d'être à lui, quand même j'appartiens à un autre aux yeux des hommes. » Elle me tendit sa main brûlante de fièvre, que je couvris de baisers et de larmes. Je ne l'ai revue que dans son cercueil.»

La nourrice se tut, sa voix fut étouffée par ses sanglots pendant que les commères se répandaient contre le père et l'époux en un torrent de ces injures dont abonde la langue du bas peuple de Florence. La Campana dei defunti, la cloche des morts, sonnait la première heure de la nuit du haut du Dôme, lorsqu'elles se séparèrent.

II

Minuit avait sonné depuis longtemps. Les rues de la capitale étaient tranquilles et désertes. Un tremontano (bise) glacé descendant des sommets de l'Apennin couvert de neige, avait chassé les nuages de pluie, qui ne passaient plus que par intervalles comme de rapides ombres, devant le disque lumineux de la pleine lune. Nul homme ne faisait retentir de ses pas les hautes parois de marbre de la cathédrale, aucun passant n'animait la place du Dôme éclairée de la lune. Mais un bruit singulier, paraissant sortir du sein de la terre, interrompit lugubrement

ce profond silence de la nuit. Ce fut d'abord un profond soupir, puis un cri sourd, puis un second plus perçant, puis, après un moment, plus rien que le tic-tac de l'horloge du Dôme. Soudain il sembla qu'il y avait vie sous la dalle que le fossoyeur, renvoyant au lendemain de l'assujettir solidement, n'avait fait que poser sur le tombeau de Ginevra. Elle remuait à droite et à gauche, comme secouée par un tremblement de terre ; enfin elle fut poussée de côté, on vit apparaître un bras, puis une figure habillée de blanc : la morte sortait de son tombeau. Elle s'élevait péniblement hors du sépulcre et s'assit un moment au bord, la tête appuyée sur la main. C'était un étrange spectacle : dans ses longs vêtements blancs, avec sa figure pâle et sa couronne de roses blanches, un passant l'aurait prise pour l'ange de la mort veillant près de ce tombeau prématuré. Enfin elle se leva, jeta encore un regard dans le tombeau vide dont elle venait de sortir, et s'élança avec un cri de terreur par l'étroite rue vers la place de Ste-Elisabeth où s'élevait la maison de son père.

Le son de la tête de lion d'airain qui servait à frapper à la porte, réveilla en sursaut le vieux serviteur qui remplissait les fonctions de portier. Mais à peine eût-il mis la tête à la lucarne destinée à voir qui frappait, qu'il recula en poussant un cri « Jesû Maria, lo spettro della signorina ! » ferma la fenêtre et se cacha la tête dans sa couverture.

En vain la malheureuse frappa et appela. Transie de froid, elle court à la maison de son époux, mais sans pouvoir y entrer ; dans l'angoisse de son cœur le portier alla bien réveiller son maître, mais celui-ci le repoussa durement et refusa même de se mettre à la fenêtre ; il craignait qu'un de ses ennemis, peut-être son rival lui-même, ne voulut lui jouer un mauvais tour.

Epuisée et transie de froid, Ginevra se laissa tomber sur le banc de pierre à côté de la porte, attendant une seconde fois la mort. Soudain une pensée parut la ranimer ;

elle se releva et courut, autant que le lui permettaient ses genoux tremblants, sur la place, et en passant devant l'église de Saint-Gaetan, dans la via dei Rondinelli, à la maison de son bien-aimé. Un valet lui ouvrit, et tout en reculant d'effroi et multipliant ses signes de croix, il demanda à cette pâle figure en habits mortuaires ce qu'elle voulait. « Appelle ton maître et dis-lui que celle qu'il croyait chez les morts est venue chercher un asile chez lui, » fut la réponse.

Lorsque, un instant après, Antonio Rondinelli, presque fou de stupeur, apparut à la porte, il trouva sa bien-aimée étendue sur le seuil, comme une morte. Il se jeta sur elle en poussant des cris de désespoir et couvrit de baisers sa figure glacée, jusqu'à ce que les siens, éveillés par le valet, accoururent, arrachèrent par force Antonio, et emportèrent Ginevra évanouie dans les appartements de la mère de leur maître. Grâce à ses soins la morte revint bientôt à la vie.

Le lendemain de bonne heure les fossoyeurs épouvantés coururent annoncer à l'époux de Ginevra que le tombeau était vide. Mais toutes les perquisitions pour trouver les traces de la ressuscitée furent inutiles jusque vers midi, où Antonio Rondinelli lui-même parut dans le palais du vieux Amieri, raconta ce qui s'était passé, et déclara que Ginevra était prête à retourner chez son père, à condition qu'il ne la livrerait plus à Amati qu'elle abhorrait.

Longtemps le malheureux père qui, depuis la mort de sa fille, avait senti se réveiller dans toute sa force son amour pour elle, ne voulut pas ajouter foi à cet heureux message. Depuis longtemps il n'avait plus eu de repos ; son cœur de père et sa conscience bourrelée de remords avaient enfin fléchi sa volonté indomptable. Après un moment, il consentit à la condition, et alla, pour la première fois de sa vie, dans la maison des Rondinelli serrer avec transport dans ses bras celle que le tombeau lui avait rendu.

Et lorsque Amati parut chez lui, pour redemander durement sa propriété, comme il l'appelait, il refusa sèchement. « Non, dit-il, c'est assez que je me sois laissé ravir une fois mon trésor par toi ; désormais je vais mieux le garder. » On en vint à des paroles offensantes ; furieux, Amati sortit du palais de son beau-père et se rendit au palais de la seigneurie, pour porter plainte par devant le Gonfaloniere della guistizia, le premier et suprême Juge de la république, et réserver ses droits légitimes.

Un procès commença, comme on n'en avait jamais vu. Les plus grands savants du droit canonique et civil de la république, même les jurisconsultes de la fameuse université de Bologne, donnèrent leur avis. Enfin le tribunal compétent décida à l'unanimité que :

« Par suite de la mort juridiquement confirmée et par suite de l'accomplissement de toutes les formalités usitées en pareil cas, l'union du chevalier Camillo Amati avec la noble Donzelle Ginevra degli Amieri devait être considérée comme complétement rompue, et que cette dernière devait être libre de demeurer chez son père, ou de contracter un nouveau mariage. » L'archevêque confirma la sentence.

On devine ce qui suit. Quelques mois après le vieux Amieri donna à Ginevra sa bénédiction paternelle, et l'autorisation de s'unir à Antonio Rondinelli, à la seule condition que le jeune couple habitât sous son toit jusqu'à sa mort.

La rue qu'avait traversée Ginevra pour aller de son tombeau au palais de son père, porte encore aujourd'hui le nom de *rue de la Morte* ; et la sentence de la cour de justice est encore conservée dans les archives du Palazzo Vecchio.